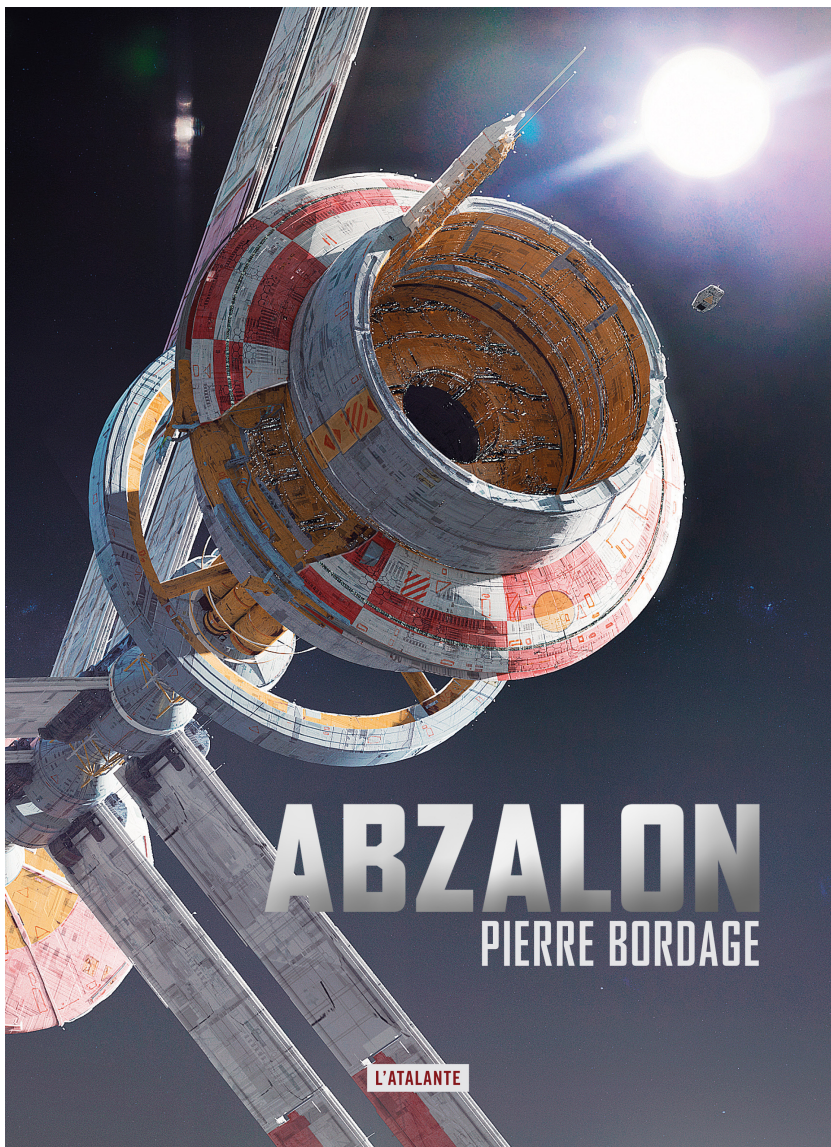
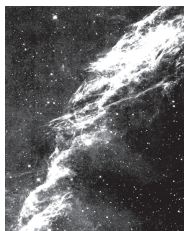




ABZALON



LA DENTELLE DU CYGNE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les guerriers du silence
GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater
La citadelle Hyponéros
PRIX COSMOS 2000 1996

Wang
Les portes d'Occident
Les aigles d'Orient
PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon
Orchéron
Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)
Rohel II (cycle de Lucifal)
Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes
Qui-vient-du-bruit
Le dragon aux plumes de sang

Nouvelle Vie™
L'enjamineur
1792 - 1793 - 1794
PRIX IMAGINALES 2007
La Fraternité du Panca
Frère Ewen - Sœur Ynolde - Frère Kalkin -
Sœur Onden - Frère Elthor

Dernières nouvelles de la Terre...
Gigante - Au nom du père
Hier je vous donnerai de mes nouvelles
Les dames blanches
Rive Gauche
Rive Droite

Pierre Bordage

Abzalou

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Ronan Le Fur
Design graphique : leraf

© Librairie L'Atalante, 1998

ISBN 979-10-360-0132-1

L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, & 4, rue Vauban
44000 Nantes
www.l-atalante.com

PRÉAMBULE

Je me suis longtemps interrogé sur l'opportunité de relater l'histoire des maudits d'Ester. Je me propose en l'occurrence de tenir le rôle de chroniqueur, ou d'historien, et la mémoire est un matériau malléable, volatil, dangereux, dont se servent trop souvent les conquérants et les fanatiques pour enfermer les populations dans des prisons ou dans des dogmes – je suis des mieux placés pour en parler, étant moi-même issu de l'Église monclale, l'une des religions les plus manipulatrices et meurtrières qu'aient connues Ester et ses deux satellites. Aujourd'hui je franchis le pas, estimant que les chances sont minces, pour ne pas dire inexistantes, que mes écrits soient un jour portés à la connaissance d'éventuels lecteurs. Au cours de ces dernières années, tant de sensations, tant d'émotions se sont accumulées dans mon cerveau et mon corps que je ressens le besoin pressant de me purger et que, comme je n'ai plus de larmes ni de sang à verser, l'encre est le seul liquide qui puisse encore s'écouler de mes plaies. Le mode écrit, tombé en désuétude depuis bien longtemps mais cultivé avec ferveur par l'Église monclale, ne me servira pas seulement d'exutoire. Il offre un double avantage sur les modes parlé et pensé en vogue sur Ester : il permet d'une part d'avoir des événements une vision pénétrante, ralentie par le geste, filtrée par ces tamis très fins que sont la mémoire cellulaire et le subconscient, il établit d'autre part une relation directe de soi à soi sans interférences parasites, en autoréférence, dans un état silencieux qui n'est pas sans évoquer la description des extases mystiques des Kroptes. En bons moncles, mon coreligionnaire et moi-même ne nous sommes pas embarqués pour ce long périple sans de

solides réserves de plumes, de papier et d'encre. L'Église n'a jamais eu confiance dans les systèmes usuels de transmissions télémentale ou téléorale mis au point par les techniciens estériens. La voix ou les pensées, même protégées par des codes de reconnaissance complexes, n'offrent aucune garantie d'inviolabilité. La preuve en est que le gouvernement d'Ester a gagné la bataille décisive contre les insurgés de Xion, le plus petit des deux satellites de la planète, grâce à l'interception d'une communication télémentale entre deux généraux des armées rebelles. Certes, un texte couché sur le papier peut être également dérobé, déchiffré, interprété, mais il n'en reste pas moins vrai qu'au moment de sa rédaction l'auteur garde la maîtrise totale de ses actes et de ses pensées. À lui ensuite de prendre ses précautions, de faire en sorte que ses mots, comme des flèches, atteignent le cœur de sa cible. Ainsi, pendant des siècles, le réseau des messagers monclal a transporté des millions et des millions de missives dont pas une ne fut interceptée, hormis, bien entendu, celles qui relevaient de la sécurité de l'Église. Les interminables exercices d'écriture dans les salles glaciales des temples s'apparentaient à des séances de torture, mais je reconnais aujourd'hui qu'ils m'ont appris à dépouiller mon esprit, qu'ils m'ont permis de garder avec les événements cette distance qui m'a évité à maintes reprises de sombrer dans la folie.

Je me suis installé à la table minuscule de ma cabine, j'ai ouvert mon nécessaire d'écriture avec une solennité enfantine, les odeurs d'encre et de papier ont ravivé une foule de souvenirs, mais, bien que séparé de mon monde natal par des milliards de kilomètres, je ne me suis pas attendri pour autant sur un passé que j'ai un temps rejeté avec une violence effrayante. Je n'ai pas la nostalgie des jours malheureux.

J'ai renoncé depuis peu à boire l'eau de l'immortalité, une eau de source aux vertus miraculeuses réservée au seul usage du clergé monclal et qui prolonge l'espérance de vie de deux ou trois cents ans. Je sens à présent la mort rôder autour de moi, s'immiscer dans les menues douleurs de mes os, dans mes insomnies, dans mes troubles digestifs, dans mes arythmies cardiaques, dans mon amaigrissement, dans mes dents déchaussées. Ni le moncle Gardy, mort depuis main-

tenant une décennie à l'âge très vénérable de deux cent soixante-seize ans, ni moi-même n'accomplirons la mission secrète que nous avait confiée l'Église. Le moncle Gardy aurait certainement vécu cet échec comme un drame : jusqu'à la fin, il a fait preuve d'une détermination sans faille, d'une fidélité et d'un sens du devoir qui auraient forcé l'admiration de tout le clergé monclal, de l'Un jusqu'aux plus humbles novices.

Dans le silence de la cabine, la course de ma plume prend une résonance inhabituelle, tragique, comme si les mots souffraient d'être débusqués et piégés dans la matière. Ma main n'a plus la fermeté ni la souplesse d'autrefois, les lettres n'ont ni l'élégance ni l'amplitude dont je m'enorgueillissais devant mes professeurs et condisciples, mais les lignes défilent à une vitesse qui me donne le vertige. Le temps m'est compté, je le sais, l'encre jaillit à flots d'une blessure qui ne se refermera pas, la vie me déserte pour habiter le texte, une translation qui n'est pas un sacrifice mais une offrande, un acte de grâce. Si je parviens à fixer sur le papier un dixième, un centième de ce que j'ai vécu avec les maudits d'Ester, alors je me serai réconcilié avec mon passé et je me dissoudrai dans le vide avec une telle joie que mon rire retentira d'un bout à l'autre de l'univers.

Mais, puisqu'il faut un point de départ à toute histoire, revenons sur Ester, septième planète du système d'Aloboam, une petite étoile jaune dont les astrophysiciens ont annoncé les premières manifestations d'instabilité dans une vingtaine de milliers d'années, prémices d'une agonie très proche sur l'échelle du temps cosmique. Les origines de la population estérienne – des populations estériennes, devrais-je dire – font l'objet de controverses qui n'en finissent pas d'agiter les ethnologues, les historiens et les religieux. J'ai moi-même étudié les mythes dans l'espoir de trouver une réponse qui me conforterait dans ma foi, mais je n'ai réussi qu'à m'égarer dans des labyrinthes symboliques qui affaiblissaient ma pensée et, par extension, mon ministère. J'en ai retenu que les mythologies et les religions principales se divisent en deux grandes tendances, les unes privilégiant la thèse d'une lente évolution de l'humanité estérienne vers une ère technologique avancée, les autres, dont l'Église monclale, affirmant que des êtres venus d'une

lointaine planète ont immigré sur Ester et se sont enfoncés dans une décadence technologique dont leurs descendants commencent tout juste à se relever. Les deux thèses, diamétralement opposées comme on peut le constater, à la fois dans leur logique et leur trajectoire, présentent toutes les deux des avantages et des inconvénients, des zones de clarté et des zones d'ombre. La polémique a provoqué de nombreux ravages au cours du dernier millénaire, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été massacrés au nom d'idéaux qui reposaient sur les bases fragiles des seules convictions.

La querelle a épargné le peuple kropte, pourtant réputé pour son extrême rigueur morale, pour son intransigence, pour son fanatisme (l'aventure avec les maudits d'Ester m'a permis de constater que le fanatisme n'était pas toujours du côté où on le pensait). Les deux thèses cohabitent en effet dans la cosmogonie kropte, sinon en toute harmonie du moins en toute insouciance. Dans les hymnes de l'Am-vâya, par exemple, les héros incarnent de manière explicite la théorie évolutionniste : Aloboam souffle sur la matière inerte, transforme les hommes de pierre en hommes de chair, les soutient dans leur combat titanesque contre les Qvals, apparaît à Eulan Kropt pour lui remettre les rouleaux de la Loi, lui conseille de traverser l'océan bouillant avant que les catastrophes ne s'abattent sur le continent Nord. La légende d'Ellula (Ellula, Eulan, les deux noms semblent avoir la même étymologie : l'héroïne ne serait-elle que la variante archétypique féminine du prophète ?) raconte quant à elle l'histoire d'une nef céleste qui transporte la jeune Ellula et Xion, un prince endormi. Guidée par le souffle divin d'Aloboam, la nef atterrit sur Ester au cœur des monts Qvals. Pendant sept ans, sept mois et sept jours, Ellula tente en vain de réveiller le prince Xion. Désespérée, elle supplie Aloboam de lui venir en aide : le dieu se fait alors rayon d'étoile, vient se nicher dans le creux de sa main et lui conseille d'explorer les montagnes environnantes. Je renonce à narrer par le détail les nombreux exploits d'Ellula, il nous suffira de savoir qu'après avoir triomphé des terribles Qvals elle découvre la source du renouveau (l'eau d'immortalité de l'Église monclale ne proviendrait-elle pas de la source décrite dans la légende kropte ?), en recueille quelques gouttes dans un gobelet d'argile qu'elle

verse dans la bouche de Xion. Le prince se réveille, l'épouse, sept enfants naissent de leur union, un garçon et six filles qui fondent la cité de Krypt. Après une série de catastrophes provoquées par le maître déchu des Ovals, ils traversent l'océan bouillant sur de simples radeaux pour s'installer sur les terres plus fécondes du Sud.

Je pourrais multiplier les exemples mais ces deux-là, puisés au sein d'une communauté cohérente, solidaire, illustrent mieux que tout discours les incertitudes qui pèsent sur l'apparition de la vie humaine sur Ester, et je souhaite bien du plaisir à l'historien qui s'acharnerait à rassembler les pièces du puzzle. Pour ma part, je commence à me faire une opinion sur la question et je me hasarderai à présenter ma version des faits si le temps me laisse un peu de répit. En aucun cas je ne prétends à la vérité, car j'en suis arrivé à conclure que la vérité n'existe pas, ou plus exactement qu'elle n'a pas de centre localisable, fiable, qu'elle est le produit, toujours mobile, toujours fuyant, d'un simple faisceau de convergences, qu'elle se déplace au gré des regards que lui accordent les chercheurs, mais j'éprouve le besoin de recréer, à ma manière, la genèse de ma planète natale, conscient qu'une grande part d'orgueil et de puérilité sous-tend ce projet. Ce sera, je l'espère, le dernier coup porté à mon passé, la mise à mort d'une mémoire qui a grevé mon existence. Le sang sur mes mains ne séchera pas, les injustices perpétrées au nom de l'Un et de l'Église monclale ne seront pas réparées, mais mes victimes me pardonneront puisque j'aurai extirpé tout jugement de mon cœur, puisque j'aurai réintégré le cercle...

[Suivent dix lignes indéchiffrables.]

... civilisation dominante d'Ester, indubitablement technologique, industrielle, laborieuse, matérialiste. Maintenant que je la contemple depuis un lointain observatoire, je m'aperçois qu'il ne fait pas bon vivre sur cette petite planète perdue dans l'un des bras spiraux de la galaxie Endrome – mais peut-être cette situation s'est-elle modifiée ? Si je ne me trompe pas dans mes calculs, trois siècles se sont écoulés sur Ester depuis notre départ. D'abord il y règne une chaleur accablante tout au long de l'année, hormis pendant les deux derniers cycles de Vox où les températures atteignent moins trente degrés. Ensuite l'océan qui

sépare les deux continents et ceinture de part en part la planète sur une largeur de douze mille kilomètres entre régulièrement en ébullition, réchauffé par des éruptions volcaniques sous-marines qui rendent la navigation quasiment impossible et entraînent la formation de brumes perpétuelles. Son véritable nom est Osqval mais il a bien mérité le surnom usuel de « bouillant » et les divers sobriquets dont l'affublent les gens du peuple, la marmite, le chaudron, la chaude-pisse qval ou encore l'ébouillanteur. Enfin, l'activité humaine a achevé de déséquilibrer une nature déjà ingrate, hostile. Les villes, les mines, les industries ont proliféré au point qu'on ne trouve plus une seule bande de terre vierge sur le continent Nord, que les réserves de minerais et les énergies fossiles sont pratiquement épuisées. La population s'est accrue dans des proportions inquiétantes ces deux derniers siècles – les deux derniers siècles avant départ. Les Qvals, ces créatures non humaines chez qui l'Église monclale a fini par reconnaître une forme d'intelligence à défaut d'une âme, ont été chassés de leur territoire et repoussés vers les déserts arides du pôle, mais le gain de place n'a pas suffi et, les satellites étant eux-mêmes saturés, le gouvernement estérien n'avait pas d'autre choix que de se tourner vers le continent Sud, vers la terre des Kroptes, pourtant protégée par le Traité fondamental des littoraux. Je me demande ce que sont devenues ces immenses étendues presque vierges sous l'égide des administrateurs du Nord, des agents gouvernementaux dont le seul but est d'épuiser systématiquement les ressources d'Ester, comme des voleurs saccageant une maison avant de s'enfuir, ne voulant pas laisser à d'autres, encore moins à leurs descendants, les trésors qu'ils ne peuvent emporter. La manière dont les Estériens exploitent – exploitaient ? – leur monde a – avait ? – quelque chose d'un suicide collectif. Il leur restait deux cents siècles avant la dilata-tion d'Aloboam, soit largement le temps de se préparer au départ, ou à cette autre forme de départ qu'est la mort, mais l'agonie annoncée de leur monde les emplissait d'une rage destructrice qui se traduisait par une quête forcenée des plaisirs et une criminalité galopante.

L'Église monclale a d'ailleurs tiré profit de cette période de troubles pour tenter d'éliminer les religions rivales, qu'elles soient mineures, comme la Fraternité omnique, ou majeures, comme l'Astafer. Les

légions secrètes du Moncle se sont répandues comme des serpents dans les rues des mégapoles nordiques, ont frappé les ennemis de l'Un et disséminé sur les lieux de leur forfait des indices accusant leurs adversaires. J'ai moi-même égorgé des prêtres astafériens avec le poignard traditionnel des frères omniques, j'ai torturé des femmes et tracé sur leur corps le symbole d'Astafer, l'étoile à six branches, j'ai soutenu de fausses accusations contre les ermites du culte de Vox... J'en retirais à l'époque du plaisir et de la fierté, persuadé que j'agissais dans l'intérêt de l'Un. J'œuvrais pour l'horreur avec le zèle impudent des exaltés, je croyais gagner ma place parmi les élus, brûlais du feu sacré de ma mission, jouissais des coups que je donnais, du sang qui m'éclaboussait, des ultimes souffles qui m'effleuraient. Lorsque le dégoût a brisé la digue érigée par ma foi, il m'a balayé avec la force d'un torrent. Je me demande encore comment j'ai réussi à surnager au milieu de ces flots d'amertume, de ces remords froids qui me rongeaient comme des acides. Les exactions des moncles passèrent inaperçues au milieu des vagues criminelles qui submergeaient le continent Nord, les satellites, et j'étais autant de coupables que d'innocents dans les prisons dont la plus célèbre est – était – celle de Dœq.

Le culte d'Astafer, qui avait empoisonné l'Église monclale pendant plus de quinze siècles, disparut pratiquement de la surface d'Ester en moins de vingt ans. Je fus convoqué par le conseil des dioncles au début de l'hiver de Vox en l'an 2781 du calendrier monclal. Je m'imaginais que mes supérieurs, satisfaits de mes bons et loyaux services, m'élèveraient à la dignité de dioncle. J'étais loin de la vérité, mais le centre de la vérité, je le répète, est insaisissable...

Extraits du journal du moncle Artien.

CHAPITRE PREMIER

DŒQ

ADOSSÉ au massif du Qval, bâti d'énormes blocs de granit noir, le pénitencier de Dœq était sans doute la construction la plus monumentale du continent Nord, plus imposante que le siège du gouvernement estérien, que le grand temple de l'Église monclale ou que le palais tarabiscoté de l'Astafer.

Le premier mur d'enceinte s'étendait sur une dizaine de kilomètres, percé tous les cinq cents mètres d'une porte métallique, hérissé de tours de surveillance, recouvert d'un filet serré de lignes magnétique entrecroisées d'où tombaient de temps à autre de somptueuses grappes d'étincelles bleues. La prison originelle, un petit centre de détention pour délinquants mineurs, avait d'abord été agrandie pour faire face aux premières vagues de criminalité, puis de nouvelles constructions étaient venues s'emboîter les unes dans les autres, toujours plus hautes, toujours plus vastes, jusqu'à ce que l'administrateur de la région qval – l'ancien territoire des Qvals annexé en 2750 du calendrier monclal – décide d'édifier ce gigantesque mur d'une hauteur de cent cinquante mètres. Dressé comme un paravent monstrueux devant les lignes déchiquetées des montagnes noires, il avait l'incontestable mérite de soustraire aux regards des riverains et des voyageurs la tumeur architecturale du pénitencier.

Dœq accueillait à présent la plupart des meurtriers masculins d'Ester et des satellites, membres de la pègre, fanatiques religieux, terroristes, tueurs en série, psychopathes. La population

carcérale ayant augmenté dans des proportions alarmantes – cent cinquante-sept mille prisonniers lors du dernier recensement –, l'administrateur avait requis auprès des autorités estériennes l'autorisation d'organiser des exécutions en masse. Une délégation composée de membres du gouvernement, de mentalistes et de techniciens s'était présentée le lendemain pour lui expliquer que les détenus de Dœq entraient dans un projet classé pour l'instant secret, qu'il ne fallait donc pas les exterminer mais organiser une telle promiscuité, une telle pénurie, une telle insécurité qu'ils se réguleraient d'eux-mêmes et que, par le biais de la sélection naturelle, les plus faibles seraient éliminés au profit des plus forts. Pour l'administrateur, ainsi que pour la grande majorité des Estériens, les criminels étaient des rebuts, des ventres inutiles, des parasites, des êtres tordus qui ne méritaient pas le nom d'hommes, mais il n'avait pas songé un instant à réfuter une consigne qu'il jugeait pourtant idiote, car il ne tenait pas à être démis du poste très lucratif qu'il avait mis plus de quinze ans à conquérir et pour lequel intriguaient des milliers de candidats dans les couloirs des bâtiments officiels de Vrana, la capitale du Nord.

Après le départ de la délégation, il avait convoqué Erman Flom, le directeur de Dœq, un ancien détenu réhabilité dont la cruauté n'avait d'égale que la cupidité. Ils avaient désactivé leurs systèmes de transmission téléorale et télémentale d'une triple pression de l'index sur la tempe. À chaque fois qu'ils se rencontraient, ils employaient le mode oral simple, d'abord parce qu'ils se trouvaient à un mètre l'un de l'autre et qu'à cette distance ils avaient de fortes chances de s'entendre, ensuite parce qu'ils ne tenaient pas à ce que leurs conversations soient interceptées par des capteurs indiscrets.

« Organisons des paris ! s'était exclamé Flom après avoir pris connaissance des instructions de la délégation. Imaginez tout le fric qu'on pourrait ramasser si...

— Doucement ! Les huiles de Vrana ont été formelles : pas question d'informer la population.

— C'est quoi, ce projet ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Une lubie de mentalistes, sans doute. Tout ce qu'ils veulent, c'est que nous rendions la vie impossible aux détenus.

— Je m'en charge, ad. »

L'administrateur avait frémi devant le sourire lugubre qui s'était affiché sur la face tourmentée d'Erman Flom.

L'ancien prisonnier s'était mis à la tâche sans perdre de temps, comme ces aros domestiques qui se montrent les plus implacables des traqueurs pour leurs congénères sauvages. Il avait d'abord supprimé la viande et tout autre apport protéique, les remplaçant par un brouet clair servi deux fois par jour, avait fermé les deux tiers des cellules sous prétexte qu'elles ne correspondaient plus aux normes d'hygiène, regroupé les détenus, les deks, par cinquante dans des cachots prévus pour dix, coupé l'eau, le magnétic, et enfin, pour donner la touche finale à son œuvre, il avait disséminé des stocks d'armes blanches, poignards, pics, étoiles à six branches, dans divers recoins du pénitencier. Le résultat ne s'était pas fait attendre : les équipes sanitaires avaient retiré et brûlé trente mille cadavres la première année et cinquante mille l'année suivante. Dœq n'avait accueilli dans le même temps que dix mille nouveaux pensionnaires et les conditions étaient à nouveau devenues supportables. Erman Flom avait alors fait condamner d'autres bâtiments, si bien que les quatre-vingt-cinq mille deks restants se retrouvaient désormais rassemblés dans l'enceinte de la prison originelle, séparés de l'extérieur par une quadruple rangée de murs qui rendaient toute évasion impossible. Ils s'entassaient dans les anciennes cellules qui se transformaient en fours pendant les treize cycles d'été de Vox et en chambres de congélation durant les deux cycles d'hiver. Privés d'eau, hormis un jour par semaine où elle s'écoulait en filet minuscule de l'unique robinet de la cellule, ils disposaient, pour satisfaire leurs besoins organiques, de récipients métalliques communs qu'ils vidaient dans un caniveau engorgé. Curieusement, malgré les conditions d'hygiène déplorables,

malgré le manque d'espace vital, malgré la multiplication des infections, les deks mouraient rarement de maladie, comme si leur désir de vivre s'enracinait de plus en plus profondément dans la promiscuité, dans la saleté et l'odeur suffocante posée sur le pénitencier tel un couvercle de plomb. Les mentalistes et les techniciens de Vrana étaient revenus à plusieurs reprises pour consulter les registres, établir des statistiques et observer la démographie carcérale avec le même sérieux que des zoologues étudiant les migrations des mammifères marins de l'océan bouillonnant. Ils en avaient conclu qu'une élite commençait à se dégager, que le gouvernement disposerait bientôt d'une troupe de cinq ou six mille hommes aptes à survivre dans des circonstances extrêmes.

« Les deks, une élite ? avait ricané l'administrateur. Vous parlez de la racaille la plus abjecte qui ait jamais été rassemblée à Dœq ! Des bouchers, des écorcheurs, des dépeceurs, des violeurs, des détraqués de toute sorte... Si vous descendiez dans la fosse, vous verriez à quelle vitesse votre putain d'élite vous taillerait en pièces ! Moi j'éliminerais tous ces dégénérés avant que les vents de l'océan bouillonnant ne transportent leurs miasmes jusqu'à Vrana. Qu'avez-vous vraiment l'intention d'en faire ?

— Vous le saurez bientôt, ad », avait répondu une mentaliste avec un détestable petit sourire en coin.

« J crois qu'on est suivis... » murmura Lœllo.

Abzalón lança un regard par-dessus son épaule mais ne distingua aucune silhouette dans la pénombre de la courette. Bien qu'Aloboam, ou l'A, se fût couché depuis plus d'une heure, la chaleur n'avait pas diminué d'un degré. Entre les lignes entrecroisées et scintillantes de la grille magnétique, les crêtes des monts Qvals dominaient le faite du quatrième mur du pénitencier, baignées d'une lumière crépusculaire qui les métamorphosait en pics sanglants, les « crocs du sacrifice » selon l'expression d'un ami de Lœllo, un ancien mentaliste qui prétendait avoir vécu pendant plus de vingt ans au milieu des Qvals. Abzalón entrevit,

au sommet des tours de surveillance, les formes minuscules et figées des robots sentinelles, les RS, munis de détecteurs thermiques et de foudroyeurs. Bien que Dœq fût devenu un champ de bataille d'où était exclue toute notion de règlement, cela faisait maintenant plus de deux ans qu'ils n'avaient pas craché leurs ondes foudroyantes. Personne ne savait pourquoi Erman Flom, l'ancien assassin sorti de la fosse, le salopard, avait ainsi neutralisé ses redoutables gardiens mais chacun présumait qu'il poursuivait un de ces plans foireux dont il avait le secret.

« J'vois personne », chuchota Abzalón.

Prêt à en découdre avec d'éventuels adversaires, il avait déjà serré ses énormes poings, deux fois plus gros que sa tête, une sphère glabre, luisante et grêlée, perchée au milieu de ses épaules comme un oiseau étourdi. Il n'utilisait jamais d'arme, contrairement à Lœllo qui compensait sa taille moyenne par une façon très personnelle et très efficace de manier les étoiles à six branches.

« J'les vois pas non plus, mais je sens leur présence, insista Lœllo à voix basse. Cinq ou six. »

Abzalón écrasa d'un large mouvement du bras les rigoles de sueur qui couraient sur son torse nu, aussi large et crevassé qu'un tronc d'arbre. Il ne portait rien d'autre qu'un caleçon court dont ses cuisses tendaient le tissu et martyrisaient les coutures. Pas de rupture entre ses mollets et ses chevilles, simplement de la chair épaisse qui tombait en colonnes sur ses pieds déformés. Un front bas, des arcades saillantes, des yeux globuleux, des pommettes effacées, écrasées, une bouche qui ressemblait à une blessure ancienne aux bords mal cicatrisés et un menton fuyant l'appartenaient à un monstre des légendes astafériennes. Comme il ne s'était pas lavé depuis deux ans, il répandait à la ronde une odeur pestilentielle, et le malheureux qui recevait en pleine face son haleine, gâtée par une alimentation déséquilibrée et une dentition pourrie, trouvait tout à coup supportable la puanteur de Dœq. Les plus compatissants parlaient à son propos d'un physique disgracieux, les plus méchants d'une regrettable erreur de la nature,

les plus malins ne se moquaient jamais devant lui, car il était d'une redoutable vivacité en dépit de sa corpulence, et il avait tôt fait de saisir la tête de l'impudent entre ses deux battoirs pour l'écraser comme une vulgaire noix de chap-chap. Les autres, y compris Løello, le prenaient pour un demeuré, mais c'était un choix délibéré de sa part, une stratégie qu'il avait adoptée dès son plus jeune âge.

La jeune mentaliste qui l'avait interrogé après son arrestation avait parlé à son propos d'intelligence supérieure et de comportement dissimulateur. Elle avait refusé la présence des gardiens lorsqu'elle avait sollicité cet entretien, persuadée qu'elle réussirait à l'apprivoiser avec sa voix musicale et ses paroles mielleuses. Elle représentait tout ce qu'il détestait, la cruauté sous la beauté, la compassion et la douceur apparentes. Il avait eu tellement peur qu'elle ne répande la rumeur de sa duplicité parmi ses codétenus qu'il lui avait fracassé le crâne d'un coup de poing et lui avait arraché la langue, les yeux et le cerveau. Il avait ressenti un immense plaisir à détruire cette femme, plus encore que les cent autres qu'il avait massacrées avant elle. Il avait pris son air le plus stupide lorsque les gardiens, alertés par le bruit, avaient ouvert la porte et l'avaient découvert au milieu de la pièce, les mains, les bras et la poitrine couverts du sang et des débris de cervelle de sa victime. Horrifiés, ils avaient mis plus de deux minutes avant de réagir, puis l'un d'eux, tremblant de rage, avait levé son foudroyeur pour lui brûler le cœur mais l'autre s'était interposé.

Abzalón ayant été déjà condamné à la peine de mort, on l'avait maintenu, jusqu'à la date fixée pour l'exécution de la sentence, dans une minuscule cavité recouverte d'une grille métallique et exposée toute la journée aux implacables rayons de l'A. Un matin, Erman Flom et une dizaine de gardiens étaient venus le chercher et, alors qu'il croyait se diriger d'un pas chancelant vers la salle des puits d'eau bouillante, il avait été réintégré parmi les autres détenus sans aucune explication. Il n'avait pas cherché à savoir d'où tombait cette grâce inespérée – il n'avait ni famille ni

ami, et les rares personnes qu'il avait fréquentées du temps de sa liberté n'étaient certainement pas de celles qui pouvaient intervenir auprès des instances judiciaires d'Ester –, il s'était appliqué à survivre dans une arène où le danger guettait à chaque pas, où satisfaire des besoins aussi fondamentaux que manger, dormir, marcher, uriner, déféquer pouvait à tout moment se transformer en épreuve mortelle.

Après avoir participé à des règlements de comptes entre bandes rivales avec, pour tout salaire, quelques rations supplémentaires de soupe claire et de la viande crue de rondat, un petit rongeur qui proliférait dans les soubassements du pénitencier et dont la chasse était devenue l'activité principale des deks, il avait été agressé par Lœllo, un garçon famélique de dix-sept ans qu'il avait assommé d'une simple chiquenaude mais qu'il n'avait pas tué, contrairement à ses autres adversaires, peut-être parce qu'il avait été ému par la douceur enfantine de son visage. Les deux hommes étaient devenus inséparables. Ils ne formaient pas un véritable couple mais ils le laissaient croire, pour éviter à Lœllo d'être importuné par les détenus attirés par la finesse de ses traits et la douceur de sa peau. Abzalon, lui, ne s'était jamais éveillé au désir sexuel, ni à l'extérieur ni à l'intérieur de Dœq. Un jour, il était allé voir une prostituée de Vrana pour essayer de comprendre les raisons qui poussaient les êtres humains à rechercher avec une telle ardeur l'union répugnante des corps. La fille avait fait la grimace lorsqu'il s'était approché d'elle, mais, en professionnelle consciencieuse, elle avait empoché les vingt estes requis et surmonté son dégoût pour le conduire dans une chambre et s'occuper de lui. Ses caresses manuelles et buccales ne lui avaient provoqué qu'une douleur sourde au bas-ventre, à laquelle il avait mis fin en la soulevant à bout de bras et en la défenestrant. Elle avait traversé le toit d'une maison une cinquantaine de mètres plus bas. Les femmes lui apparaissaient comme des êtres vénéneux dont il fallait débarrasser la surface de la planète, et les hommes comme des ennemis ou des alliés, en aucun cas des objets de plaisir. De temps à autre, un détenu

venait lui proposer d'échanger quelque chose, un repas du soir, une arme, un rondat, contre quelques minutes en tête à tête avec Lœllo. Il ne discutait pas, il brisait les vertèbres cervicales du solliciteur d'un coup de patte aussi puissant que précis. Lœllo, qui avait servi de giton à plusieurs chefs de bandes et avait été violé à maintes reprises, appréciait d'être ainsi placé sous la protection d'un homme qui ne quémandait en échange qu'un peu d'amitié.

« Ils sont sept... »

Bien que personne n'eût encore fait son apparition dans la courette, il ne vint pas à l'idée d'Abzalón de contester l'affirmation de Lœllo. Celui-ci avait une perception plus aiguisée que la moyenne, une sorte d'antenne invisible qui lui permettait à la fois de prévoir les événements quelques minutes avant qu'ils ne se produisent et de déceler une présence à travers les murs ou à plusieurs dizaines de mètres de distance. Ce don n'avait selon lui rien à voir avec les capteurs ultrasensibles que les élites estériennes se faisaient greffer dans le cerveau afin de converser en mode téléoral ou télémental, c'était une caractéristique familiale, un héritage génétique, un présent de l'Omni. Il était originaire de X-art, le siège de la Fraternité omnique, une cité du bord de l'océan bouillant où affluaient chaque année des millions de pèlerins et des milliers de touristes attirés par les dangers de la pêche au sarquens, un poisson gigantesque qui tentait de renverser les frêles embarcations et de précipiter leurs occupants dans une eau à plus de quatre-vingt-dix degrés.

Lœllo avait été condamné à l'emprisonnement à vie pour avoir égorgé deux moncles qui avaient assassiné un frère de l'Omni. Cet acte avait relevé pour lui d'un devoir sacré, mais la justice estérienne en avait décidé autrement. Ses facultés extrasensorielles avaient aidé Abzalón à prévenir plusieurs embuscades tendues par des codétenus revanchards. Ses traits réguliers, sa chevelure dense et bouclée, son corps harmonieux en faisaient l'une des proies les plus chassées de Dœq et offraient un contraste saisissant avec la difformité d'Abzalón. Par l'un de ces mystérieux

détours dont l'alchimie humaine est coutumière, et peut-être parce que les contraires n'ont pas d'autre choix que de s'attirer, ils s'étaient parfaitement ajustés l'un à l'autre, les tares de l'un s'emboîtant dans les vides de l'autre pour constituer un engrenage efficace, parfaitement huilé : la force brute d'Abzalón compensait la faiblesse physique de Lœllo, les yeux et les oreilles de Lœllo donnaient à Abzalón une longueur d'avance sur ses adversaires, l'un avait tant subi d'agressions sexuelles qu'il ne supportait plus d'être touché, l'autre n'éprouvait aucun intérêt pour les choses du sexe, l'un, doté d'un appétit modéré, offrait la moitié de ses rations à l'autre qui les engloutissait avec une voracité réjouissante, l'un avait la volubilité et l'exubérance des peuples du littoral, l'autre décrochait rarement plus de trois mots de suite. Ils évitaient soigneusement les sujets qui auraient risqué de les diviser, leurs religions respectives par exemple, la Fraternité omnique et l'Astafer. On les appelait le « Voxion » en référence aux deux satellites d'Ester, Xion et Vox. D'aucuns se seraient offusqués de ce sobriquet qui évoquait, à l'extérieur de Dœq, une amitié fortement teintée d'homosexualité, mais l'homosexualité constituait la norme dans la microsociété pénitentiaire et ils étaient trop préoccupés par leur survie pour accorder de l'importance à ce genre de sarcasme.

Le cœur battant, les jambes fléchies, Lœllo sortit quatre étoiles à six branches de la large poche de sa chemise. Il restait en toutes circonstances vêtu de la tenue traditionnelle des pêcheurs du littoral. Son large pantalon de toile, sa chemise à manches bouffantes et ses bottes en peau de sarquens avaient été tant portées qu'elles étaient usées jusqu'à la trame. Il ne transpirait pas, ou très peu, ayant vécu toute son enfance dans les brumes chaudes de l'océan bouillant. Le métabolisme des habitants de la côte s'était modifié au fil des siècles, leurs glandes sudoripares avaient ralenti leur activité et les conduits sudorifères s'étaient rétrécis pour leur éviter de perdre de trop grandes quantités d'eau, ce qui leur avait valu de la part des autres Estériens les surnoms méprisants de « secs » ou de « fumés ».

Les bruits de pas résonnaient dans sa tête avec la même force que les vagues de l'océan bouillant. Les sept silhouettes semblaient avoir pris possession de son corps et de son esprit. Il ne les voyait pas à proprement parler, il ressentait leur présence, il traduisait la chaleur qui émanait d'eux en échelons sur une échelle d'agressivité qui allait de un à cinq. Le premier échelon correspondait à la méfiance, un sentiment naturel dans un monde clos où la moitié des nouveaux arrivants disparaissaient le premier jour de leur incarcération, les échelons deux à cinq illustraient une violence graduelle dont la manifestation la plus radicale était l'intention de tuer.

La violence de ces sept-là atteignait le niveau cinq, le dépassait même. Lœllo détectait dans leur énergie davantage qu'une simple impulsion de meurtre, une férocité, une volonté de détruire, une haine qui lui fouaillaient les entrailles comme des lames de poignard. Il avait affronté tous les dangers de Dœq, subi toutes les humiliations, mais jamais il n'avait perçu chez ses adversaires ou ses bourreaux une telle méchanceté, une telle inhumanité.

« Attention, Ab, ceux-là sont vraiment des bêtes enragées », murmura-t-il.

Malgré la présence à ses côtés d'Abzalón, il se sentait tout à coup isolé du reste du monde au milieu de cette courette emplies d'un silence menaçant, troublé de temps à autre par des cris lointains et les étranges soupirs du granit noir. Depuis la neutralisation des RS, plus personne ne se souciait du couvre-feu, et bon nombre de détenus se répandaient dans les ténèbres afin de régler leurs comptes ou de se livrer à toutes sortes de trafics. Le disque blanc de Xion s'élevait au-dessus des monts Qvals tandis que les premières étoiles s'allumaient au milieu des tourbillons de brume qui traversaient le ciel, les « danseurs qui transportent les rêves » selon l'expression de maître Riboda, le légendaire poète de la Fraternité omnique.

Lœllo avait la capacité de dénombrer ses adversaires sans les voir mais il restait incapable de les situer dans l'espace et dans le

temps, ignorait donc de quel côté ils allaient surgir. Ces sept-là avaient bien préparé leur affaire : ils s'étaient d'abord tenus hors de portée de ses perceptions extrasensorielles, puis, lorsque leurs deux proies s'étaient aventurées dans cette cour cernée de hauts murs, ils s'étaient rapprochés, certains désormais qu'elles ne pourraient plus leur échapper. Son sang se glaça, son système nerveux s'engourdit, il contint à grand-peine une envie de vomir. Il lança un regard inquiet, presque implorant, à Abzalón dont les yeux se posaient comme des oiseaux affolés sur la porte métallique et sur les toits des bâtiments proches. Ils avaient décidé de faire une promenade après le dîner, s'étaient éloignés sans se rendre compte du centre de la prison originelle, égarés dans le réseau labyrinthique des passerelles et des ruelles, fourvoyés dans cette impasse sans savoir dans quelle partie du pénitencier ils se trouvaient. Près du premier mur sans doute, l'administration ayant condamné les passages souterrains ou aériens qui communiquaient avec les trois autres enceintes. Les ténèbres de plus en plus profondes occultaient le granit noir, estompaient les volumes, les perspectives, les étoiles scintillaient par intermittence entre les tourbillons de brume.

« Faut foutre le camp ! souffla Lælo.

— Surtout pas, répliqua Abzalón à voix basse. Restons au milieu de la cour. De l'autre côté de la porte, on n'aurait aucune chance.

— Et s'ils ont des étoiles à six... »

Lælo se tut car il lui sembla détecter, au-dessus de lui, des frottements qui se glissaient entre les chuintements étouffés du granit, les froissements d'une étoffe sur une surface dure. La sensation d'être parvenu au terme de son voyage le traversa, une tristesse déchirante l'envahit. Il n'estimait pas juste de mourir si loin des siens, sur le territoire des Qvals, ces descendants, selon les frères omniques, des démons primitifs qui transformèrent les humains en animaux et les maintinrent en esclavage pendant plus de cent siècles. Les racines devenaient terriblement résistantes et encombrantes au seuil de la mort. Il ne pourrait partir

en paix sans avoir embrassé une dernière fois sa mère et ses sœurs, sans avoir obtenu le pardon de son père. Abzalón n'avait d'autre but que de grappiller quelques miettes de survie dans un environnement hostile, Lœllo cultivait l'espoir un peu fou de revenir parmi les siens. Il refusait d'être le « fzal » omnique, le maudit, l'homme par lequel arrivait le malheur. Cette crainte viscérale l'avait entraîné à accepter les compromis les plus sordides à l'intérieur du pénitencier, jusqu'à se placer sous la protection d'un Astaférien, d'un ennemi de l'Omni.

Une première silhouette dégringola du toit à trois pas d'eux, silencieuse, trahie par l'éclat de ses yeux. La porte métallique s'ouvrit dans un grincement prolongé, d'autres bruits s'élevèrent dans la courette, frôlements, souffles précipités. Abzalón distingua des mouvements dans les ténèbres, deux hommes, peut-être trois. Leurs odeurs fortes lui fouettèrent les narines. Leur vitesse d'exécution, leur habileté manœuvrière désignaient des tueurs professionnels et non de pauvres bougres que la faim, la soif et la peur dressaient les uns contre les autres. Ils appartenaient sans doute à l'une des deux bandes organisées qui régnaient sur Dœq depuis un an et se livraient une lutte acharnée pour prendre le contrôle de la population carcérale. Abzalón avait combattu à l'occasion dans les rangs de l'une ou l'autre, mais jamais les deux factions ne s'en étaient prises à lui en dehors des périodes de guerre ouverte.

« Le Voxion, le grand Ab et sa petite chérie ! Un tableau touchant... »

Bien qu'il ne discernât pas l'homme qui venait de parler, Abzalón sut immédiatement à qui appartenait cette voix aigrette, reconnaissable entre toutes : Fonch, un ressortissant de Xion qui avait foudroyé une vingtaine de personnes au sortir d'un cambriolage raté, et massacré à lui seul plus de deux mille détenus. Sa cruauté, son efficacité lui avaient valu de grimper rapidement dans la hiérarchie du clan de Pixal. Il occupait à présent le poste de quartre, soit le quatrième rang après les seconds et les tiercelets, et d'aucuns voyaient en lui le successeur

de Pixa dont les cent vingt-deux ans se révélaient de plus en plus lourds à porter dans un tel environnement.

« Qu'est-ce que tu veux, merde de rondat ? lança Abzaon d'une voix aussi calme que possible.

— Te faire la peau, enculeur de fumé !

— Pourquoi ? Pixa peut rien m'reprocher... »

Lælo se pencha vers Abzaon.

« Je sens un truc bizarre, comme une autre présence, chuchota-t-il.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, la petite pute ? » aboya Fonch.

Abzaon se souvint alors que, comme tous les natifs de Xion, le quartre voyait dans la nuit aussi bien qu'en plein jour.

« Que vous êtes suivis vous aussi », répondit-il.

Fonch éclata d'un rire étranglé qui produisit sur Abzaon le même effet que la vue d'une femme seule à sa fenêtre, un bouillonnement intérieur, une irrépressible envie de se ruer sur lui, de lui broyer le crâne, de plonger les mains dans son cerveau. Il parvint à se contenir toutefois, conscient qu'il lui fallait garder son sang-froid s'il voulait sortir vivant de cette cour.

« Faut pas me prendre pour un demeuré ! ricana Fonch. J'sais que la petite pute a des antennes, mais j'sais aussi que personne ne nous a filé le train. Je dois t'éliminer, Ab, comme tous les gêneurs.

— Je gêne que ceux qui m'gènent.

— Pixa dit que t'es devenu une sorte de symbole, quelqu'un qu'on peut plus classer parmi les amis ou les ennemis. Il dit aussi que des types comme toi donnent le mauvais exemple.

— M'est pourtant arrivé de lui donner quelques coups de main...

— T'es pas le mauvais bougre, Ab, mais t'as à peu près la même intelligence qu'une zihote à merde ! »

Tout en soutenant la conversation, Abzaon s'efforça de localiser les silhouettes déployées dans la cour, vêtues de noir et enduites de poussière de granit afin de se fondre dans la nuit. La lumière blafarde de Xion se reflétait dans leurs yeux aux pupilles

dilatées, immenses, des yeux de nyctalopes, de prédateurs. Leurs mains, leurs pieds décrivaient des paraboles fugitives, leurs dents brillaient entre leurs lèvres entrouvertes. Il en dénombrait six, deux devant la porte métallique, deux contre les murs latéraux, deux derrière lui. En manquait un selon le décompte de Lœllo, Fonch sans doute resté en retrait.

« Que comptez-vous faire de lui ? demanda Abzalón en désignant son compagnon xartien d'un mouvement de menton.

— Si la petite pute se montre futée, elle peut devenir la reine de la ruche, répondit Fonch. Si elle refuse d'obéir, elle servira de paillason à tous les maniaques de cette fosse. »

Abzalón n'avait pas besoin de regarder Lœllo pour se rendre compte que cette manière de parler de lui au féminin le révoltait.

« Fichez-lui la paix, intervint Lœllo, c'est moi que vous voulez. »

Il ne parvenait pas à décrypter l'autre présence qu'il ressentait pourtant avec une intensité grandissante. Elle se tenait là, sous-jacente, tapie dans l'obscurité, mais elle n'entrait pas dans ses critères habituels d'identification, elle n'exprimait ni bienveillance ni agressivité, et cette neutralité le déroutait, lui paraissait finalement plus inquiétante que la détermination de leurs agresseurs. Les branches aiguisées des étoiles lui irritaient les paumes et la pulpe des doigts.

« Eh, le fumé, épargne-moi le discours de la petite pute qui cherche à sauver son homme ! gloussa Fonch.

— Je ne suis pas son homme ! » gronda Abzalón.

Le bouillonnement intérieur à nouveau, la colère qui roule en lui avec la force d'un torrent, frissons, respiration haletante, transpiration abondante, gorge sèche, douloureuse.

« Peu importe ! Píxal t'a condamné, Ab. Bien le bonjour à tous les enculés de l'Astafer. »

Un cri retentit, un signal sans doute. Machinalement, Abzalón lança un regard vers le faite du dernier rempart, un réflexe forgé par des années de répression foudroyante, puis il se souvint qu'il n'avait aucune aide à attendre des RS, qu'il ne devait compter que

sur lui-même pour se sortir de la nasse tendue par Fonch. La lumière de Xion se faufilait entre les tourbillons éparpillés de brume, ourlait les toits environnants d'une frange cérusée. Il fondu sur les deux silhouettes placées face à lui, perçut le sifflement caractéristique des étoiles à six branches, plongea sur le côté, les esquiva, exploita son élan pour rouler sur lui-même et renverser ses deux adversaires comme des quilles. Il ne leur laissa pas le temps de se relever, il les saisit tous les deux en même temps par les cheveux et les cogna l'un contre l'autre avec une telle force que leurs crânes se brisèrent comme du bois mort. Il reçut des éclats de cervelle sur les bras, réprima la brève mais violente impulsion qui lui commandait de leur décortiquer la tête. Il entendit un grognement derrière lui, se redressa, n'eut pas le temps de prévenir l'attaque d'un troisième homme dont le poignard lui entailla le flanc. La douleur, fulgurante, lui paralysa la moitié du corps. Il crut qu'un organe vital avait été touché, paniqua pendant une fraction de seconde, entrevit un mouvement devant lui, comprit que l'autre tentait de lui porter un second coup, lui bloqua le bras à la volée, le repoussa de toutes ses forces, le projeta sur le mur le plus proche en poussant un rugissement d'aro sauvage.

« Attention, Ab ! »

Le cri de Lælo s'acheva en un râle étranglé. Quelque chose de dur, la pointe d'une botte, percuta la colonne vertébrale d'Abzalon. Sa vue se brouilla, ses jambes fléchirent, il perdit l'équilibre, s'affaissa de tout son poids sur le dos. Il voulut se redresser lorsqu'il vit deux silhouettes converger vers lui, mais la blessure à son flanc se conjugua à l'engourdissement de ses centres nerveux pour le maintenir cloué au sol. Les lames de leurs poignards scintillèrent, dessinèrent des cercles étincelants et mobiles sur les pierres noires des murs. Animé par un nouveau sursaut de révolte, il ne réussit pas à coordonner son esprit et son corps. Un peu plus loin, un gémissement déchirant s'élevait dans le silence funèbre, s'envolait comme un insaisissable oiseau vers les étoiles embrumées. Il allait perdre la vie, le seul bien qu'il eût jamais possédé, une perspective qui l'emplissait à la fois de tristesse et de colère.

Son existence n'avait pas été marquée du sceau du bonheur tel que l'entendaient les mentalistes et les Astafériens, mais il avait aimé respirer, parler, marcher, manger, dormir, il avait aimé les levers de Vox et de l'A sur les toits plats de Vrana, les vents brûlants venus de l'océan bouillant, les tempêtes de glace des deux cycles d'hiver, le plomb fondu du ciel au plus fort de l'été, la sieste dans l'ombre étouffante des planques. Même si l'Astafer prédisait les pires châtimements aux meurtriers de son espèce, il ne regrettait pas ses crimes. Ils lui avaient procuré des frissons extatiques que rien d'autre n'était en mesure de lui proposer. Il ne connaissait pas d'autre méthode pour stimuler ses sentiments, ses émotions, ses sensations.

Loello ne viendrait pas à son secours : il gisait à quelques pas de là, inconscient, probablement assommé par le manche que brandissait l'un des hommes de Fonch.

« Achevez-le ! »

Le quatre s'était aventuré hors de sa cachette comme ces charognards avides de prélever leur pitance une fois que les prédateurs ont accompli la plus grosse part du travail. Un rayon de Xion sculptait les angles et les arêtes de sa face barrée par une longue mèche, son nez cassé, ses arcades saillantes, ses joues creuses, son menton carré. Abzalon tenta une dernière fois de ranimer sa volonté défaillante. Ses efforts ne réussirent qu'à accentuer la douleur à son flanc. À la fois puissant et précis, le coup porté à sa colonne vertébrale l'avait rendu aussi faible qu'un nouveau-né. Il se souvint tout à coup qu'il avait été un enfant, un petit être fragile qu'une mère avait tenu dans ses bras avant de l'abandonner sur le parvis d'un temple astaférien, et il eut envie de pleurer.

« L'eau bouillante d'un puits te bouffera l'intérieur aussi sûrement que t'as étripé toutes ces putes, Ab », lâcha Fonch en guise d'épithaphe.

Ses deux hommes levèrent leur poignard dans le même mouvement. À cet instant, une secousse brève, rageuse, ébranla le sol.